

leur fuite est oubliée, leur trace perdue, ils vont dans quelque province éloignée, où ils trouvent le moyen de gagner leur vie.

Mono en m'élevant, à travers le feu, sans s'inquiéter d'appeler au secours, avait instinctivement couru chez la « mère des noirs, » pour m'y mettre à l'abri, ayant confiance dans les secrets médicinaux de la vieille Irma, pour me guérir, si l'émotion ou quelque blessure menaçait ma vie, certain que j'y serais reçue, soignée et entourée de plus d'attention sur sa recommandation que partout ailleurs.

De plus, ayant assisté à la scène entre mon mari et moi il voulait, avant tout, me trouver un abri sûr, où je fusse hors de portée de sa vengeance, s'il apprenait que je n'avais pas succombé.

Ce fut cette idée de Mono, qui a décidé de mes résolutions ultérieures, et m'a permis d'adopter le plan que j'ai suivi ensuite, et qui t'a fait croire, ainsi qu'à tout le monde, à ma mort.

Je connaissais donc l'existence d'Irma, sans savoir où elle demeurait ; car c'est un secret gardé par les nègres, et je devinai immédiatement pourquoi on m'y avait conduite.

—Où est Mono ? demandai-je aussitôt.

—Dans la pièce à côté. Il panse ses blessures, me répondit la vieille négresse.

—Est-ce qu'elles sont graves ?

—Elles ne mettent pas sa vie en danger, et mon onguent les guérira, en peu de jours. Mais il a deux larges brûlures aux deux bras, et ses pieds ont été, en partie, grillés.

Tu sais, en effet, que la plupart des noirs ne portent point de chaussures ; et, en traversant le brasier, il avait dû marcher dans la flamme, et sur de véritables tisons.

Quant à moi, grâce à sa précaution, j'étais saine et sauve, et la petite brûlure de la jambe n'offrait aucune gravité non plus que les deux blessures à la poitrine, qui ne devaient laisser qu'une trace presque invisible, de la largeur d'un centimètre au plus.

IV

COMMENT LA MARIQUITA DEVINT DOLORÈS

—Je commence à entrevoir ce qui s'est passé, interrompit Ouchillo, l'air préoccupé.

—C'est, en effet, extrêmement simple...

Pendant que Mono m'emportait évanouie, le feu avait continué son œuvre de destruction, encore avivé par le vent de la Pampa qui commençait à souffler, et qui, le lendemain, devint une véritable tempête.

L'alarme n'ayant point été donnée, on ne s'aperçut de l'incendie qu'alors que l'habitation, toute en flammes, ne pouvait plus être préservée, et qu'il était impossible même d'y pénétrer.

On ignorait mon sauvetage.

On savait que j'étais rentrée chez moi, après le théâtre, on crut et l'on devait croire que j'y étais demeurée et que j'y avais péri.

Au matin, il ne restait qu'un monceau de cendres du joli petit chalet que je m'étais fait élever, et qui était l'une des curiosités de Buenos-Ayres.

Comme je me gardai bien de donner de mes nouvelles, acheva Mariquita, ma mort devint un fait officiel.

—Mais où étaient donc les femmes ?

—Les deux femmes qui me servaient étaient heureusement absentes.

Tu te rappelles que cela se passait au moment du carnaval.

En rentrant, je leur avais donné congé pour la nuit. Elles étaient allés dans un bal masqué de nègres, de chinois et de gens

de maison, et elles dansaient des « habaneras, » pendant les événements qui s'accomplissaient chez moi.

Elles ne surent l'incendie qu'au matin, lorsqu'elles voulurent rentrer.

Elles me pleurèrent, comme tous ceux qui m'avaient connu.

—Il y a une chose que je ne m'explique point, interrompit Ouchillo ; c'est la présence de Mono.

Je ne te connaissais point de serviteur... Je ne l'avais jamais vu.

—C'est que je le cachais.

—Pourquoi cela ?

—C'est un ancien esclave.

Il a quitté le Brésil, après avoir poignardé son maître, qui avait fait périr sous les mauvais traitements sa bien aimée, une jeune négresse, que Mono adorait.

—Eh bien ?

—Eh bien, c'est moi qui ai favorisé sa fuite, qui l'ai emmené avec moi, en le cachant, lorsque je quittai le Brésil.

Tu te rappelles que j'ai joué, à Rio Janeiro, pendant toute une saison ?

—Oui, sans doute...

—Or, j'avais gardé l'intention de retourner au Brésil, où j'avais eu de grands succès et récolté beaucoup d'argent...

Mais, si l'on avait su la part que j'avais prise à la fuite de Mono ; si l'on avait su que j'avais aidé à échapper à la vengeance des lois, non seulement un esclave marron, mais encore un esclave rebelle et assassin de son maître, tout retour au Brésil m'eût été impossible.

La population m'aurait lapidée.

Je cachais, donc, de mon mieux, ce pauvre Mono, dont je désirais qu'on ignorât l'existence et surtout la présence chez moi.

Tu vois que bien m'en a pris, et qu'une bonne action est quelquefois récompensée.

Sans cela, je périssais... et tout était fini.

Elle sourit.

—Heureusement, Mono était là ; Mono qui s'était attaché à moi par reconnaissance ; Mono que j'avais connu, parce qu'il faisait souvent auprès de moi les commissions de son maître, un de mes chauds admirateurs... que j'exécrais ; Mono qui eût donné, et qui donnera encore sa vie pour moi.

N'est-ce pas vrai ? ajouta-t-elle, en s'adressant au nègre.

—Si, maîtresse, tu le sais ! répliqua doucement celui qu'elle interrogeait.

—Donc, poursuivit elle, je vivais et l'on me croyait morte ; mais je vivais pleine de rage et de soif de vengeance contre celui qui avait tenté de me faire périr d'une façon si épouvantable, qui venait de me ruiner, et dont le retour et les exigences... amoureuses m'avaient si brusquement surprises.

Par Irma, j'étais au courant de ce qui se passait et de ce qui se disait au sujet de l'événement.

J'appris ainsi, que Paul de Kandos, après l'incendie, avait disparu, et que personne ne savait qu'il en fût l'autour, ne le soupçonnait, ne connaissait même son existence.

J'étais fort hésitante.

Je n'avais pas encore de plan bien défini.

Je laissai croire à ma mort, avec l'arrière pensée vague, que cela me servirait, et que cela était plus prudent, tant que j'ignorerais où se trouvait le marquis, mon mari.

Je voulais, avant tout, échapper à quelque nouvel acte de violence de sa part, ou à des obsessions qui m'étaient odieuses.

Puis, je m'aperçus tout à coup que j'avais perdu la voix.